

Cathy

L'Envers du décor



Chapitre I

Les souvenirs surgissent en ma mémoire, comme un film en noir et blanc, projeté sur grand écran.

Je suis née un matin de mai, dans un château de Seine et Marne, ne vous faites pas de fausses idées, je ne suis ni princesse, ni fille d'aristocrates, mes parents étaient simplement employés comme domestiques.

Quelques mois après ma naissance, ils quittèrent le château pour se rendre en banlieue parisienne. Ils trouvèrent un emploi dans une propriété bourgeoise, ma mère comme femme de chambre et mon père jardinier.

Une petite maison leur était destinée au fond de la propriété, juste à côté de celle des gardiens. Ce couple avait une petite fille qui devait avoir cinq ans, cela facilita les contacts avec mes parents, très vite ils devinrent de très bons amis.

Cette propriété était un endroit enchanteur, un parc avec de grandes rangées d'arbres majestueux,

agrémenté d'un bassin avec des poissons, un grand jardin qui entra dans les fonctions de mon père, et pour parfaire ce décor, de jolis paons venaient s'y promener.

Le paysage ressemblait à un magnifique tableau de toutes couleurs, agréablement parfumé par les tonnelles et les parterres de roses, ceci représentait beaucoup de travail pour mon père, mais il avait la satisfaction d'avoir fait de ses mains un travail attrayant.

Dans ce domaine, trois chiens montaient la garde.

Il y en avait un de race berger allemand, qui répondait au nom d'Archimède, il m'avait adoptée dès mon arrivée, et vint à me suivre comme mon ombre.

Le travail ne manquait pas, mes parents n'avaient guère le temps de s'occuper de ma petite personne. Je grandissais dans cette propriété et je devais avoir environ deux ans. Pour cette occasion, les gardiens m'offrirent une auto rouge à pédales, qui avait dû appartenir à leur fille.

Mes parents sachant que je ne craignais rien dans la propriété, ils me laissèrent toute liberté, ainsi je pouvais me déplacer avec ma petite voiture et parcourir les allées du parc.

J'étais toujours très attirée par le bassin à poissons, si bien qu'un jour m'approchant d'un peu trop près, je tombais dans l'eau.

Le chien qui m'avait suivi alerta mes parents en aboyant, puis sautant dans l'eau me tira hors du

bassin. A partir de ce jour il devint mon meilleur ami.

Quelque temps plus tard ma mère se trouvait enceinte pour la seconde fois, ceci n'était pas fait pour convenir à mon père, qui n'avait guère l'instinct paternel.

Après cette annonce il n'avait guère apprécié d'être dans l'obligation d'aider ma mère dans les tâches quotidiennes.

Ses patrons qui recevaient beaucoup, durent faire appel à mon père pour le service de table. Il eut beaucoup de mal à l'accepter ce surplus de travail, il devait par la même occasion annoncer les repas, comme dans toute maison bourgeoise qui se respecte.

Lorsque les invités étaient installés à table il devait annoncer :

– Madame est servie.

Etant entêté et n'acceptant pas aucune contrainte rien que pour contredire ! Il annonçait à sa manière :

– Vous êtes servie madame.

Tout en étant des gens simples, ils aimaient que le service à table soit parfait, surtout en présence d'invités.

Ma mère fâchée, lui en fit la remarque et lui demanda :

Je t'en prie, fait un effort afin de satisfaire nos patrons, nous sommes là pour travailler.

La vie dans cette propriété se passait agréablement bien, mes parents y vivaient des jours heureux et rien n'avait l'air de troubler ce presque parfait.

Jusqu'au jour où, la guerre éclata, et l'on annonça

la mobilisation générale, quelques jours plus tard mon père était appelé au front.

Je ne comprenais pas du tout ce que cela voulait dire. Mais j'entendis ma mère parler de guerre mondiale, elle se trouvait à deux mois d'accoucher ce qui n'était pas fait pour la rassurer.

A partir de ce jour tout fut chamboulé, et notre vie ne ressembla plus à un long fleuve tranquille.

Ses patrons durent quitter leur domaine, pour se réfugier à l'étranger. Avant de partir ils 'aidèrent ma mère à trouver un petit pavillon en location rue du Départ, le nom de cette rue était-il un signe ?

Deux mois plus tard, en novembre, ma mère accouchait d'un petit garçon répondant au prénom de Jean-Pierre, il était aussi blond, que mes parents étaient bruns.

Ma mère dut affronter seule cette période de guerre, avec deux enfants à charge, la peur au ventre. Les lendemains n'étaient pas très sûrs...

Trois mois écoulés après la naissance de mon frère, nous étions dans l'obligation de quitter le pavillon, fuyant les villes loin des bombardements, nous dûmes affronter l'exode.

Je me rappelle ces détails, car ma mère bien souvent me raconta cette période, et ceci resta gravé dans ma mémoire.

L'exode était bien présent. Comme la plupart des gens, ma mère n'avait pas de véhicule. Elle dut se

rendre à pied avec ses enfants, dans les plus proches campagnes, afin d'éviter le danger que représentaient les villes.

Lasse de la marche, elle dut se contenter des trains de marchandises où les gens se regroupaient serrés les uns contre les autres comme de vulgaires bestiaux.

Lorsque les bombes tombaient sur la voie du chemin de fer, elle nous faisait sortir précipitamment du wagon. Elle sautait dans le caniveau le plus proche, nous protégeant de son corps en se couchant sur nous.

A cette époque, des fermes étaient grandes ouvertes aux personnes qui se retrouvaient seuls sur les routes. Parmi eux se trouvaient femmes, enfants et vieillards. Ils se retrouvaient à l'abri sans problèmes de nourriture.

Toutes ces personnes réunies se réconfortaient mutuellement. Les vieillards fatigués de la marche, beaucoup ne voulaient plus repartir et restaient là attendant le dénouement.

Lorsque l'exode fut terminé, nous sommes revenus rue du Départ, heureusement notre pavillon n'avait pas été bombardé.

Ma mère se trouva un emploi dans une usine près de la maison, où l'on fabriquait des écrous ceci venant pour la fabrication pour pièces d'avions. Nous fûmes confiés à une voisine madame Delavaut qui se trouvait à la retraite.

Lors des bombardements une sirène prévenait les

gens, afin qu'ils aillent se réfugier dans des abris. Ma mère prenait mon frère dans ses bras et moi par la main je devais avoir trois ans, je n'oubliais jamais d'emmener avec moi ma poupée et la serrait contre moi pour me rassurer de la peur qui m'étreignait.

Il était essentiel pour tous ces gens de se réfugier dans des abris de fortune.

Sauf notre voisin monsieur Béguin, un artiste peintre qui ne voulait absolument pas quitter sa maison, la seule raison qu'il invoquait ses toiles qui étaient tout pour lui.

Pourtant les voisins ne manquaient pas d'arguments pour le convaincre, il ne voyait sûrement pas le danger de la même façon que nous.

Si bien qu'un jour ! Après une alerte, la maison de notre voisin avait été complètement détruite. Nous pensions qu'il avait péri sous les décombres, lorsque nous entendîmes des cris, notre voisin s'y trouvait encore vivant.

Les gens se mobilisèrent, et après plusieurs heures d'acharnement leurs efforts furent récompensés. Ils le trouvèrent enfermé dans une armoire sans une égratignure avec son précieux trésor ! Ses toiles.

Il avait eu vraiment beaucoup de chance, mais tellement peur que par la suite il fut le premier à se réfugier dans les abris. N'ayant plus de maison il trouva asile chez des voisins complaisants.

La nourriture était devenue rare, les femmes ayant des enfants, par priorité, avaient obtenu des

tickets d'alimentation.

C'était de longues files d'attentes chez les rares commerçants. La farine de blé manquait et le pain était fabriqué avec du maïs, cela n'avait pas la même saveur et était beaucoup moins nourrissant. Un jour que ma mère attendait son tour en me tenant par la main, je lâchais prise pour aller jouer quelques mètres plus loin.

Un officier allemand s'approcha de moi en me tendant du chocolat, je pris cette friandise et sautillais de joie. J'allais pour le mettre à ma bouche, lorsque brusquement ma mère horrifiée voyant le manège se précipita et me saisit le chocolat des mains. L'officier fut contrarié et ne comprit pas la réaction de ma mère.

Et dans un français plutôt difficile à comprendre, il lui marmonnait :

– Je ne veux aucun mal à cette petite fille, j'ai moi aussi une enfant que j'ai laissé en Allemagne, elle lui ressemble tellement, je voulais simplement lui faire plaisir.

Ma mère, après quelques instants d'hésitations, m'autorisait à prendre le chocolat.

Lorsque nous fûmes éloignées, elle ne manqua pas de me faire la morale !

– Tu ne dois jamais en aucune façon, accepter quoi que se soit des hommes en uniforme kaki, car ce sont de vilains messieurs.

Cette journée avait marqué ma mère, lorsqu'elle apercevait des Allemands elle changeait de trottoir ou

faisait un détour pour les éviter. C'était devenu presque impossible car ils étaient partout...

Quelque temps plus tard, après avoir mangé du pain fabriqué avec du maïs, mon frère et moi avions attrapés la gale. Ma mère dut sans tarder nous conduire à l'hôpital saint Louis à Paris.

C'était une vraie épidémie, beaucoup d'enfants se trouvaient dans notre cas.

Nous étions alors mis tous nus. Une infirmière nous badigeonnait de la tête aux pieds avec un gros pinceau, cela piquait, c'était horrible, mais c'était le seul moyen de venir à bout de cette maladie. La vie n'était pas drôle, même pour les enfants.

Tout le monde avait peur, car bien souvent sans prévenir les Allemands venaient faire des perquisitions chez les habitants. Nous avions un nom Alsacien, qui pouvait faire supposer que nous étions d'origine Juive, ce qui n'était pas le cas.

Un matin, un voisin vint prévenir ma mère qu'ils arrivaient. Elle détenait deux revolvers qui appartenaient à mon père. Elle dut s'en débarrasser dans les plus brefs délais. Ne sachant que faire, elle courut les jeter dans la fosse du W-C qui se trouvait au fond du jardin.

Une minute plus tard, ils arrivaient. La porte à peine ouverte ils hurlaient un mot allemand :

– Raouste ! J'étais apeurée par ce langage, cela voulait dire que nous devions nous pousser pour leur céder le passage.

Ma mère avait eu chaud, elle dut prendre sur elle pour retrouver son calme. Les Allemands ne s'aperçurent de rien, ils étaient plutôt conciliants avec les jolies femmes.

Par la suite ma mère dut abandonner son travail en usine pour se trouver un emploi mieux rémunéré.

Elle travailla le matin dans un bar comme serveuse et le soir dans une salle de cinéma de quartier en tant qu'ouvreuse. Les patrons lui demandèrent très vite de travailler également, les jeudis, samedis et dimanches. Le courage ne lui manquait pas, mais il ne lui restait plus aucun repos.

Mon frère et moi restions souvent seuls. A peine âgée de quatre ans, pas plus haute que trois pommes, j'aidais le mieux que je pouvais. Dans un coin de la cuisine se trouvait une caisse, je grimpais sur celle-ci afin d'être à la hauteur de l'évier pour faire la vaisselle.

Madame Delavaut veillait sur nous, et venait nous rendre visite fréquemment. Elle nous apprenait à lire et à écrire car nous étions trop petits pour aller à l'école. Cette dame ne pouvait en aucun cas remplacer notre mère dans toutes les tâches qui s'imposaient.

Ma mère s'en rendait compte et s'inquiétait de nous savoir souvent seuls. Elle décida que nous irions à la campagne provisoirement, chez la sœur de mon père.

Ma mère téléphona à ma tante, et la semaine suivante nous partions.

C'était la première fois que nous prenions le train, ce fut un réel plaisir de découvrir le cahotement du train sur les rails, et le bruit incessant de la locomotive. Dans les wagons, se trouvaient des banquettes en bois et au-dessus des filets où nous avons pu ranger nos petites valises.

Mon frère et moi, le nez collé sur la vitre du compartiment, nous regardions émerveillés défilés de vertes campagnes ou de jolies vaches blanches taché de couleur marron broutaient en ruminant inlassablement.

Nous pouvions apprécier le panorama, car le train ne roulait qu'à petite allure. On avait l'impression qu'après chaque effort il s'époumonait, si bien que nous avons trouvé le trajet très long.

Enfin nous arrivions à la gare de Chepoix, ma tante nous y attendait à l'extérieur, assise dans une charrette tirée par un cheval. Tout cela était très nouveau pour nous, ce transport était aussi amusant que le train.

Pendant le trajet qui nous conduisait chez ma tante, nous pouvions voir le long des routes, des enfants dans les champs qui ramassaient un à un des épis de blé pour en faire un bouquet. Nous en fûmes très étonnés.

Tout en conduisant ma tante nous expliquait :

– Voyez-vous ces enfants ramasser du blé, cela s'appelle glaner, et bien ! Plus ils en ramassent, plus ils gagnent de l'argent, et si vous le voulez, tout en vous amusant vous pourrez en faire autant.

Une fois arrivée à destination, ma tante nous fit

visiter la maison qui n'était pas très grande. Malgré tout, une chambre nous avait été attribuée, celle-ci ressemblait plutôt à un débarras !

Nous étions heureux de découvrir la basse-cour, avec tous les animaux domestiques, poules, canards, oies ainsi que de nombreux lapins. Et ! Quelle ne fut pas notre joie de trouver un compagnon de jeu qui n'était autre qu'un chien répondant au nom de Dick.

Lorsque nous fûmes installés, ma mère dut repartir presque dans l'immédiat, elle nous promettait de venir nous revoir bientôt.

– Vous sachant à la campagne nous dit-elle, j'aurais l'esprit plus tranquille. Ici vous êtes sous la surveillance de votre tante.

Lorsqu'elle nous quitta, mon frère et moi étions inconsolables. Très vite ma tante nous proposait d'aller jouer avec le chien, cela apaisa notre chagrin.

Celle-ci était une femme très gentille, qui n'avait jamais eu d'enfants, et appréciait notre venue.

Nous n'avions pas encore vu notre oncle, celui-ci se trouvant dans les champs. Il arriva peu de temps après le départ de notre mère.

Au premier contact, il me fit peur car il portait des grandes bottes. Il me faisait penser à l'ogre des contes de Perrault.

J'avais eu raison d'avoir peur, mais pour tout autre chose, et très vite j'ai pu m'en rendre compte. Dès le début de mon séjour, il me manifesta un peu trop d'attachements, si je puis dire !...

Il était chasseur, plutôt braconnier ! Il insista beaucoup pour m'emmener dans les bois pour me promener. Il refusa catégoriquement que mon frère nous accompagne, il prétextait qu'il était trop petit. De ce fait je me retrouvais seule en sa présence. Soudain ! Il m'allongea sur le sol, retira ma culotte et commença à me tripoter, il prit ma main pour la porter à la braguette de son pantalon.

J'avais cinq ans, j'étais loin de savoir ce qui m'arrivait. Je pris peur et instinctivement je me débattais, mais en vain. C'était l'horreur ! Je dus subir ses assauts.

Cet homme pervers en quelques instants fit basculer toute mon enfance.

Ces moments furent gravés en ma mémoire ceci pendant toute mon adolescence et ma vie de femme. La haine que je ressens en moi pour les hommes avides de perversité et de sadisme est toujours aussi vivace.

Avant de reprendre le chemin qui nous conduisait à la maison il me dit :

– Je te mets en garde ! Ne dis rien à ta tante, sinon ! Tu seras punie, je t'enfermerais dans le grenier. De toute façon tous les hommes joues avec les petites filles, c'est normal !

Cet oncle était déséquilibré. J'appris bien des années plus tard, qu'il avait fait de la prison pour pédophilie. Les enfants étaient à peine plus âgés que moi...

Rien ne fut plus comme avant pour moi, j'avais

toujours peur, et refusais d'aller dans les bois avec lui.

Heureusement, plusieurs fois par semaine je pouvais lui échapper. Ma tante nous accompagnait, mon frère et moi, chez nos grands-parents qui se trouvaient dans le même village.

Notre oncle ne venait jamais avec nous, n'étant pas le bienvenu chez eux.

Nos grands-parents étaient très gentils et affectueux. Nous leurs procurions une distraction. En retour ils faisaient tout pour nous rendre heureux, et lorsque nous arrivions, nous avions droit à la tarte aux pommes ou aux gâteaux.

Je me souviens, ma grand-mère nous faisait chauffer du vin rouge coupé d'eau qu'elle sucrail ; cela brûlait un peu l'estomac, mais nous trouvions cela très bon. Mon grand-père heureux de nous voir boire ce breuvage, riait en ajoutant : ça ! C'est du bon fortifiant. Puis, mon grand-père tournait le bouton de la radio. Il me prenait dans ses bras, me montait sur la table et je dansais au rythme de la musique. J'étais comblée car déjà petite, j'aimais danser et chanter.

C'était des moments de joie et de gaieté, mes grands-parents riaient de me voir radieuse, en bon public ils applaudissaient.

Malheureusement je déchantais très vite lorsque nous devions rentrer, car je savais que mon oncle guettait les instants où je me retrouverais seule.

Pour le fuir je prenais le prétexte d'emmener mon frère dans les champs afin de ramasser de l'herbe pour

les lapins. Je pris l'habitude de suivre ma tante partout où elle allait, et insistait auprès d'elle afin de retourner chez mes grands-parents.

A la campagne les gens venaient se rendre visite fréquemment, il y avait beaucoup de va et vient, principalement le jour où l'on tuait le cochon. S'était alors la fête, tout le monde était là pour donner un coup de main. Ensuite, après la cuisson, nous avions droit au boudin et aux saucisses. Pour nous amuser ils nous fabriquaient des ballons avec les boyaux.

Tant qu'il y avait du monde à la maison, mon oncle ne s'approchait pas trop de moi, Probablement pour que les gens ne s'aperçoivent pas de son manège.

Les mois passaient, un samedi ma tante nous annonça :

– Votre maman viendra vous rendre visite dimanche prochain.

J'étais heureuse à la pensée revoir ma mère, peut être pourrions nous repartir avec elle. Mais ma joie fut de courte durée. Mon oncle ayant entendu la nouvelle me prit à part et me dit :

– Méfie-toi, si tu dis quoi que se soit à ta mère, je ne te louperez pas.

Je savais très bien où il voulait en venir, ce qui m'attendait était le grenier rempli de souris, qui me faisaient peur. Le « grenier » cela signifiait aussi que lorsque ma tante était absente de la maison, mon oncle m'y m'enfermait et me rejoignait pour assouvir

ses pulsions sadiques.

« Je ne comprends pas comment une femme sensée, ne pouvait-elle pas s'apercevoir du manège de son mari. Il fallait vraiment qu'elle soit aveugle.

Le dimanche suivant, ma tante, mon frère et moi, nous nous étions levés de bonne heure afin d'aller chercher ma mère à la gare.

C'était toujours des moments privilégiés, lorsqu'elle sortait la charrette tirée par le cheval car ce rituel se faisait uniquement pour les grandes occasions. De toute façon à la campagne, c'était le seul moyen de transport pour aller à la gare, nous en étions ravis.

Quand le train entra en gare, mon frère et moi nous étions si contents, que nous sautions de joie. Enfin nous pouvions apercevoir notre mère sortant la tête par la portière du wagon en nous faisant signe.

Lorsqu'elle sortit du train, nous courrions vers elle pour la rejoindre, je la trouvais très belle, brune des yeux bleu vert, un peu trop mince, sûrement à cause des privations et du travail.

Ma mère nous avait rapportés beaucoup de friandises, nous étions surtout heureux de pouvoir être en sa présence, car elle nous manquait beaucoup.

Dés que nous franchîmes le pas de la porte, mon oncle prenait un prétexte pour s'éloigner de la maison, il ne devait pas se sentir très à l'aise.

Lorsque enfin je me suis retrouvée seule avec ma mère, je voulus lui parler dans mon langage de petite fille des problèmes que je rencontrais avec mon oncle.

– Maman ! Mon petit frère et moi nous voulons repartir avec toi, mon oncle il n'est pas gentil, il me fait mal.

J'avais beaucoup de mal à expliquer ce qui se passait. Lorsque j'achevais mon récit, elle devint livide et elle en fut contrariée.

Pas un seul instant elle accepta de me croire, je recevais une fessée magistrale, car d'après elle je mentais avec aplomb, prenant ce prétexte pour repartir avec elle.

Ma mère au bout de quelques minutes se calma enfin.

– Ecoute ma chérie, ce n'est pas bien de dire de telles choses, bientôt la guerre sera finie, et vous rentrerez tous les deux à la maison. Pour l'instant j'ai trop de travail et je ne peux vraiment pas m'occuper de vous.

J'eus beau insister, mais rien n'y fit elle ne m'écoutait plus, et le soir malgré mes pleurs elle repartait.

Ma mère ne dit mot à ma tante de la conversation que nous avions eu. Peut-être aurait-elle dut lui dire, cela lui aurait peut-être ouvert les yeux.

Les mois passaient à la merci de cet oncle, je devenais de plus en plus triste et refermée, je n'osais parler à personne de ce qui se passait avec mon oncle.

Je restais prostrée de longs moments toute seule dans un coin, préférant me réfugier dans le poulailler en compagnies de mes seules amies les poules.

Ma tante commençait à s'inquiéter de mon attitude, elle ne comprenait pas la raison de mon isolement. Je ne pouvais absolument pas lui dire. Mais ! Si elle avait prêté un peu plus d'attention au comportement de son mari, sans nul doute, elle s'en serait aperçut, mais il n'en fut rien.

Mon frère n'avait que trois ans, il se contentait d'être dans les jupes de ma tante, insouciant de ce qui m'arrivait, il valait mieux qu'il en soit ainsi.

Mais le destin jouait en notre faveur. D'un coup de baguette notre vie fut bouleversée. Ma tante qui écoutait les informations nous dit :

– Les enfants s'il vous plaît, faites un peu moins de bruit, je n'entends rien. Puis soudain, Elle s'exclama avec enthousiasme :

– Ce n'est pas possible ! C'est incroyable ! Les enfants, enfin, la guerre est finie.

Quelques jours après cette nouvelle, elle nous informait que notre père était rentré à la maison, et que bientôt notre mère viendrait nous chercher.

Ouf ! Nous allions enfin pouvoir repartir. Cette nuit là, j'eus beaucoup de mal à m'endormir, j'étais tellement heureuse à l'idée de pouvoir rentrer chez moi, et d'échapper à cet oncle pour toujours.

Prévenu de l'arrivée de ma mère, mon oncle comme d'habitude s'éclipsait afin de ne pas faire ses adieux.

Ma mère était venue nous chercher seule, mon père était resté à la maison car il se sentait trop fatigué

pour faire le voyage.

Cela ne nous avait pas dérangés. Le principal n'était-il pas de partir au plus vite. Quelle joie fut la notre, lorsque nous nous sommes retrouvés dans le train du retour, ma mère souriait aux anges, elle semblait très heureuse.

– Enfin dit-elle :

– Vous allez connaître votre père, il faudra être raisonnable et éviter de faire des bêtises car il est épuisé, c'est pour cette seule raison qu'il n'est pas venu avec moi vous cherchez.

– Maman demandais-je !

– Comment est-il notre père ? Je ne me souviens plus de lui, j'étais trop petite lorsqu'il est parti. Il va être étonné de connaître Jean-Pierre !

– Ne vous inquiétez pas les enfants, tout se passera bien, il faut un moment de réadaptation à votre père, il était prisonnier et c'était très dur. Je suis heureuse nous allons être de nouveau réunis et fonder une vraie famille.

Le train n'en finissait pas, j'avais hâte d'être enfin chez nous.

Lorsque nous sommes arrivés à la gare du nord, il fallut prendre le métro, puis le bus pour arriver enfin dans notre banlieue.

Je n'avais aucun souvenir de mon père, cela m'effrayais, comment allait-il nous recevoir ? Il ne connaissait même pas mon petit frère.

Lorsque nous arrivâmes enfin à la maison, je ne